



LE VIRUS
DE LA RECHERCHE
COSMETHICS

CORINNE DÉCHELETTE & AKIRA DATE

DANS LA PROFONDEUR DU NOIR

Oh! La peau!

Au Japon et en France

Une mini-série Cosmethics (3/4)

PUG

La série **COSMETHICS**
fait partie de la collection **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

Directrice de la série : Anne-Marie Granet

Directeur de la collection : Alain Faure

Directeur de la publication : Alain Faure

Mise en page : Catherine Revil

Réalisé dans le cadre du *Cross Disciplinary Programm* «Cosmethics» dirigé par Catherine Belle, Anne-Marie Granet, Sophie Pasini et Walid Rachidi.

Publié avec le soutien de l'ANR et du CNRS dans le cadre du plan France Relance.

ISBN 978-2-7061-5766-0 (e-book PDF)

ISBN 978-2-7061-5767-7 (e-book ePub)



© PUG, mai 2025

5, rue de Palanka – F-38000 Grenoble

www.pug.fr

COSMETHICS

UNE SÉRIE DE LA COLLECTION VIRUS DE LA RECHERCHE

Des innovations scientifiques et industrielles aux normes sociales, comprendre les enjeux et les défis du secteur cosmétique.

Placée sous le patronage du CNRS, cette nouvelle série d'e-books propose des articles inédits signés par des chercheurs de tous horizons (chimistes, informaticiens, médecins, mais aussi historiens, psychologues, anthropologues, etc.) dans une perspective interdisciplinaire.

À la suite des travaux du CDP « Cosmethics » – qui rassemble près de 40 chercheurs de diverses disciplines et des entreprises de la filière –, ces textes courts visent à partager les connaissances autour de la cosmétique et de la peau, au croisement entre beauté, bien-être et santé, au carrefour des sciences expérimentales et des sciences humaines et sociales.

Montrer comment les disciplines s'interfécondent lorsqu'elles approchent ensemble le même objet, comprendre comment leurs démarches, leurs défis, leurs problématiques peuvent s'éclairer, identifier de nouvelles approches innovantes en changeant de perspective, tel est l'objectif de la série Cosmethics, dans le cadre plus large des thématiques Santé et humanités.

Dans cette dynamique, une approche interculturelle a été développée en partenariat avec des chercheurs japonais, afin d'explorer la peau et les rituels de soin sous l'angle des traditions et des pratiques spécifiques à chaque culture.

Bonne lecture à tous !

OH ! LA PEAU ! AU JAPON ET EN FRANCE

Dans le prolongement de la mini-série « Oh ! La peau ! » de la série *Cosmethics*, ces virus plongent dans les représentations et les usages de la peau au Japon et en France.

Dans cette mini-série de 4 e-books, **Corinne Déchelette**, pharmacienne spécialisée en cosmétologie, docteur ès sciences en biologie cutanée, licenciée en philosophie et membre du comité scientifique du programme transdisciplinaire « *Cosmethics* », et **Akira Date**, pharmacien spécialisé en cosmétologie, en science de la fermentation et en recherche dermatologique, docteur en bio-ingénierie et directeur général du *Fermentation and Science Research Center* (FSRC), proposent un éclairage historique et contemporain inédit sur les racines, les couleurs, les textures et les rituels de la peau dans les deux pays.

À L'ORIGINE DES MOTS

SUR LA VOIE DU HADADO

DANS LA PROFONDEUR DU NOIR

L'ÉCLAT DU ROUGE ET L'IDÉAL DU BLANC

DANS LA PROFONDEUR DU NOIR

CORINNE DÉCHELETTE ET AKIRA DATE

Le maquillage d'antan, tant au Japon qu'en France, repose sur trois couleurs principales : le blanc, le rouge et le noir. Si dans les deux cultures le blanc est utilisé pour éclaircir le teint et le rouge pour les lèvres, le noir prend des significations différentes. Autrefois au Japon, il était utilisé pour teindre les dents des femmes, tandis qu'en France, il servait à colorer les mouches, ces petits ornements en tissu placés sur le visage et le décolleté des élégantes.

Au Japon, le noir était également profondément lié aux rites de passage. Par exemple, les femmes de classe ordinaire se rasaient les sourcils après la naissance de leurs enfants et se teignaient les dents en noir avant ou après leur mariage. Ces pratiques de maquillage, plus que de souligner la beauté individuelle, suivaient des règles strictes pour signifier des éléments tels que le statut social, l'âge ou l'état matrimonial des femmes japonaises. En France, la position des mouches sur le visage servait à exprimer l'état d'esprit de l'élégante, ajoutant une touche de symbolisme subtile à sa mise en beauté.

L'*ohaguro* comme marqueur de beauté

Alors qu'en Europe, une dentition noire évoque généralement le manque d'hygiène et de soin dentaire, au Japon, elle est le signe d'une tradition ancienne et respectée, appelée *ohaguro* (お歯黒), composée des kanji *ha* (歯, dent) et *kuro* (黒, noir). Cette pratique, bien loin d'être perçue comme une négligence d'hygiène, était en réalité un marqueur de beauté et de statut social, notamment dans les classes nobles et aristocratiques d'autrefois.

Au-delà de son aspect esthétique, l'*ohaguro* était également considéré comme bénéfique pour la santé dentaire. La teinture noire est composée principalement d'une solution d'acétate ferrique appelée *kanemizu* (かねみず, littéralement « eau noire »). Elle est obtenue par dissolution de limaille de fer dans du vinaigre, empêchant la dégradation de l'émail et des dents. Elle offrait également un soulagement immédiat contre les douleurs dentaires et prévenait les caries.

Pour rendre les dents noires, la solution *kanemizu* était mélangée à des tanins végétaux extraits de feuilles de thé ou de la poudre de galles de sumac (*Rhus chinensis*), appelée *fushi*. Cette combinaison créait une teinture noire intense. Cependant, la couleur se décolorait rapidement, et il était nécessaire d'appliquer la teinture quotidiennement pour maintenir une teinte sombre uniforme.

Le processus était minutieux et impliquait divers ustensiles spécialisés :

- le *mimidarai*, un grand bol avec des poignées ;
- le *watashigane*, un plateau fin pour déposer les outils de teinture ;
- le *haguro-bako*, une boîte de rangement contenant tous les éléments nécessaires, y compris le *fushi-bako*, petite boîte pour la poudre, le *haguro-tsugi*, un pinceau pour appliquer le colorant, et l'*ugai-chawan*, un petit bol en porcelaine utilisé pour se gargariser après application¹.

L'*ohaguro* comme marqueur social

L'*ohaguro* (fig. 1) était principalement pratiqué par les femmes nobles comme rite de passage à la puberté. Mais il était aussi un symbole de beauté et de dignité, particulièrement prisé durant les époques Heian et Edo. Au moment des mariages par exemple, les proches de la mariée l'aidaient dans sa préparation prénuptiale. Ces accompagnateurs étaient appelés *kaneoya* (鉄漿親, littéralement « marraine des dents noircies »).

Quelques hommes, notamment des samourais ou des membres de l'aristocratie, teignaient également leurs dents en noir, la couleur étant alors associée à la soumission, la loyauté, mais aussi à la force et à la dignité, grâce à son intensité visuelle.

Cependant, en 1870, le gouvernement japonais interdit cette pratique chez les hommes. La tradition a lentement disparu après 1873 lorsque l'impératrice Shoken décida de se montrer en public avec des dents blanches, marquant le début de la fin de cette coutume. Aujourd'hui, l'*ohaguro* survit uniquement dans certaines cérémonies traditionnelles, comme lors de l'*erikae*, la cérémonie de transition des *maiko* vers le statut de *geiko* (ou *geisha*)². C'est dans ce contexte précis que l'art du noircissement des dents perdure, reliant le passé glorieux à la tradition vivante du Japon d'aujourd'hui.

1. *Secrets de beauté de l'époque Edo*. Catalogue d'exposition « Maquillage et coiffure de l'époque Edo dans les estampes japonaises ». Maison de la Culture du Japon à Paris, 2020

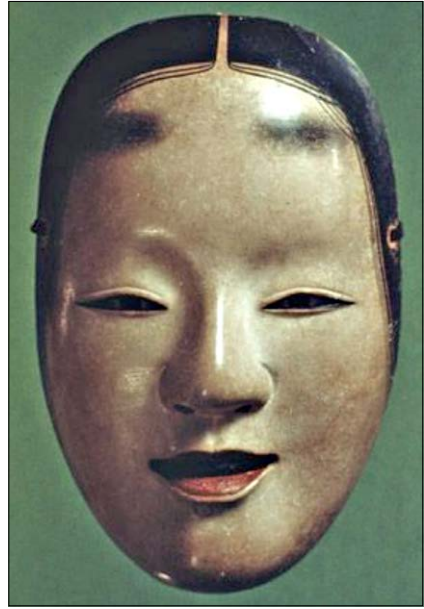
2. Sayama Hanshichimaru, Miyako Fuzoku Kewaiden, 1851.

Figure 1. Tsukioka Yoshitoshi, *Geisha Blackening Teeth at 1:00 p.m.* (午後一時), 1880.



On peut voir une geisha utiliser l'ensemble des éléments traditionnels pour le noircissement, posés sur le *mimidarai* et le *watashigane*. Extrait de la série *Twenty-four Hours in Shinbashi and Yanagibashi*, collection Herbert R. Cole.

Figure 2. Masque féminin de théâtre nô.



Source : Wikipedia Commons (CC).

7
—

Le *hikimayu* ou l'étiquette des sourcils

Hikimayu (引眉) désigne une pratique cosmétique japonaise ancienne consistant à retirer les sourcils naturels pour les redessiner à l'aide d'encre, créant ainsi des taches sombres sur le front (fig. 2). Cette coutume remonte à la période Heian (794-1185) et était particulièrement en vogue parmi les femmes de l'aristocratie. Le terme *hiki* signifie « arracher » et *mayu* « sourcils », et cette technique impliquait l'épilation ou le rasage des sourcils naturels, suivie de la peinture de nouveaux sourcils à l'aide de *haizumi*, une encre noire fabriquée à partir de suie et d'huile de sésame ou de colza³.

Le *hikimayu* est apparu au VIII^e siècle, une époque où la cour japonaise adoptait les coutumes chinoises, notamment le maquillage du visage avec une poudre

3. Noda Yahei, *Onna kagami hidensho* (Transmission secrète du Miroir des Femmes), 1650.

blanche appelée *oshiroi*. L'un des motifs sous-jacents à cette pratique était que l'élimination des sourcils naturels facilitait l'application de l'*oshiroi*, offrant une surface plus lisse et uniforme pour l'application de cette poudre.

Si cette tradition était répandue parmi les classes supérieures, elle avait aussi des significations sociales et culturelles spécifiques. Les femmes du peuple, par exemple, se rasaient les sourcils après avoir eu un enfant, tandis que dans les rangs de l'aristocratie et de la noblesse guerrière, les femmes se rasaient les sourcils lorsqu'elles atteignaient un certain âge. Dans ce contexte, l'étiquette dictait qu'elles redessinaient la ligne des sourcils sur la partie supérieure de leur front, en créant des formes stylisées qui témoignaient de leur statut social.

Le *hikimayu* était ainsi bien plus qu'une simple mode : il symbolisait une forme de beauté et d'identité marquée par les conventions sociales de l'époque, où chaque détail esthétique avait un sens profond et faisait partie d'un code visuel complexe qui distinguait les différents groupes sociaux.

En France, le noir fait mouche !

Et le noir en France ? Les « mouches », accessoires délicats de la séduction à la française, ont été historiquement utilisées pour camoufler les imperfections du visage au XVII^e siècle et notamment à dissimuler les cicatrices par la variole qui était endémique à cette époque⁴.

Plus tard, les mouches ont été utilisées pour souligner par contraste la blancheur de la peau. Ces petits morceaux de toile noire gommée (tels que le taffetas, la mousseline ou la soie) étaient collés sur le visage, le cou ou le décolleté (fig. 3). Elles se déclinaient en une variété de formes et de tailles : rondes, en forme de comète, de croissant, d'étoile ou de navette, permettant ainsi à chaque femme de personnaliser son apparence selon son goût et les codes esthétiques de l'époque.

Sous le règne de Louis XV, la mouche se fait plus petite et plus raffinée, devenant un véritable phénomène de mode. Les femmes se font réaliser des mouches en forme d'étoiles ou de lune. Elles sont désormais appelées « taches avantageuses ». Leur emplacement précis sur le visage leur confère des significations particulières. C'est donc l'art de bien les poser qui les fait valoir⁵.

4. Édouard Fournier, « La Faiseuse de mouches », Variétés historiques et littéraires, recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers, tome VII, 1661.

5. Edmond et Jules de Goncourt, *La femme au XVIII^e siècle*, 1896.

Selon les lois de la galanterie, les mouches accentuent l'expression du visage et véhiculent des messages subtils. Par exemple, placée près de l'œil, elle devient la « passionnée » ; au coin de la bouche, la « libertine » ; sur la lèvre, la « coquette » ; sur le nez, l'« effrontée » ; sur le front, la « majestueuse » ; au milieu de la joue, la « galante » ; et dans le pli de la joue, lorsque l'on rit, l'« enjouée ».

Il y a également des mouches désignées comme la « discrète » ou la « vertueuse », selon leur position et leur signification. La dimension des mouches varie selon l'effet recherché. Les longues, appelées « mouches de bal » ou « de cour », doivent se mettre au bal : de grande taille, elles se voient de loin et font meilleur effet à l'éclairage des chandelles. Les petites et « coquettes à merveille » se portent le jour pour les fêtes et collations.

Figure 3. François Boucher, *La Mouche* ou *Une dame à sa toilette* (détail), 1738.



Huile sur toile, 86,3 × 76,2 cm, collection particulière. Source : <https://grham.hypotheses.org/311>

Un véritable art

Certaines dames n'hésitaient pas à porter jusqu'à six mouches en même temps sur leur visage. Cependant, sous le règne de Louis XVI, la tendance évolue : on porte moins de mouches car l'entretien du corps et de la peau gagne en

popularité. La peau est désormais purifiée avec des eaux de rose et d'oranger. Ce qui avait commencé comme une simple imitation d'un grain de beauté devient un véritable art, nécessitant une grande maîtrise pour être appliqué avec finesse et harmonie.

Quelles pensées étranges doivent traverser l'esprit des Japonais en voyant ces mouches noires délicatement posées sur la peau des élégantes françaises... Et quelle stupeur pour ces dernières de découvrir le sourire aux dents volontairement noircies des femmes japonaises de l'ère Heian ! Les cultures respectives de la France et du Japon représentent la clé de compréhension de l'utilisation de la couleur noire dans le rituel de beauté. Bien au-delà d'une simple description du maquillage en France et au Japon, il s'agit avant tout d'en saisir la signification profonde.

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).